

Les mondes méditerranéens au Moyen Âge

Collection U

Histoire

DANIEL BALOUP
DAVID BRAMOULLÉ
BERNARD DOUMERC
BENOÎT JOUDIOU

Les mondes méditerranéens au Moyen Âge

ARMAND COLIN

Illustration de couverture : Le siège de Constantinople par les Ottomans, fresque du monastère de Moldovita, Roumanie, 1537 (Photo B. Joudiou)

<p>Le pictogramme qui figure ci-contre mérite une explication. Son objet est d'alerter le lecteur sur la menace que représente pour l'avenir de l'écrit, particulièrement dans le domaine de l'édition technique et universitaire, le développement massif du photocopillage.</p> <p>Le Code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or, cette pratique</p>	<p>d'enseignement supérieur, provoquant une baisse brutale des achats de livres et de revues, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.</p> <p>Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, de la présente publication est interdite sans autorisation de l'auteur, de son éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris).</p>
	

© Armand Colin, 2018

Armand colin est une marque de Dunod Éditeur

11 rue Paul Bert, 92240 Malakoff

www.armand-colin.com

ISBN 978-2-200-62028-8

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Introduction

Cet ouvrage ne souhaite pas reprendre, en résumant ou en développant, une trame historique consacrée à la Méditerranée médiévale. Les auteurs aspirent à présenter la grande variété des mondes méditerranéens, au-delà de l'idée fantasmée d'un ensemble homogène ou binaire – c'est-à-dire réduit à l'opposition entre Chrétienté et Islam. La Méditerranée ne devrait se concevoir que dans l'évidence de sa diversité et de la complexité de sociétés humaines qui bousculent sans cesse les données géographiques, politiques, culturelles, économiques et religieuses. La rencontre, pacifique ou belliqueuse, favorise la germination de mondes nouveaux et en perpétuelle évolution. Comme le dit un auteur tunisien : « Ma Méditerranée est belle parce qu'elle est multiple ».

Pendant la période médiévale, cette histoire est faite de phases d'expansion ou de repli qui charrient à travers l'espace les marqueurs d'identités hétérogènes. Les commerçants savent bien que les frontières n'existent pas : l'émir de Chaysar prête sa mosquée aux Templiers pour effectuer leurs dévotions, quand le sultan ottoman Mehmet II accorde aux Génois un statut généreux après la conquête de Constantinople. Tout en s'opposant à la conquête chrétienne d'al-Andalus, les dynasties berbères adeptes d'un islam radical acceptent l'installation de nouveaux évêchés catholiques en Afrique du Nord. Cette Méditerranée, c'est le *triplex confinium*, zone partagée entre l'Afrique, l'Asie et l'Europe. Elle se construit sur le métissage qu'induisent le déplacement des lieux de pouvoirs, les concentrations économiques et commerciales, et la confrontation culturelle. Partout dans les villes portuaires, le constat est identique : les vaisseaux arrivent, les caravanes repartent, et toutes les marchandises et les hommes sont acheminés par mer et par terre. La correspondance de la Geniza* du Caire ou celle de Francesco Datini expliquent comment surmonter les obstacles. La circulation rapide des richesses laisse une grande place aux magnifiques compagnies internationales, mais les hommes de l'ombre, les partenaires silencieux, restent au centre du dispositif au Maghreb, dans les Balkans ou au Proche-Orient. L'interférence des réseaux éteint la distinction entre le gros et le détail, le groupe et l'individu, pour rénover les pratiques locales, expressions d'un modeste génie des affaires.

Les auteurs ont souhaité faire converger tout cela : la diversité, le métissage, l'inextinguible capacité d'invention, mais aussi les affrontements, et le refus de la différence qui sans cesse contrarie les convergences et ouvre des voies alternatives. Trois parties composent l'ouvrage, qui traitent – sans chercher à les séparer – des questions touchant à l'espace, aux sociétés et aux faits culturels. Afin de ne pas oblitérer les différences propres aux mondes méditerranéens, le récit linéaire qui s'impose habituellement lorsque l'on s'adresse à des étudiants a été abandonné au profit d'une succession d'études de cas : l'ouvrage contient au total vingt-sept « fiches », dont la plupart portent sur des thèmes peu, voire très rarement traités hors du cadre intimidant des publications académiques. Chaque auteur puise dans son domaine de spécialité, avec le souci d'apporter une information précise mais accessible. Il apporte aussi des documents dont beaucoup sont disponibles pour la première fois en français. La cohérence de l'ensemble repose sur une série de synthèses thématiques qui permettent de replacer les études de cas dans une perspective large. Elle est également favorisée par des renvois, destinés à permettre au lecteur de circuler entre les contributions. Comme son objet, l'ouvrage se prête donc à différentes lectures : lecture suivie et studieuse, lecture détendue et curieuse, lecture de consultation, etc. Un glossaire et plusieurs cartes complètent le dispositif. Pour autant, pas plus qu'aucun autre sur le même sujet, cet ouvrage ne prétend pas se suffire à lui-même. La bibliographie qui le conclut – puisque les auteurs n'ont pas voulu conclure, justement – ne doit pas être regardée comme une annexe obligée : elle est une sincère invitation lancée par les auteurs à s'éloigner du rivage pour gagner la haute mer des études méditerranéennes.

Les auteurs remercient Nicolas Marqué, qui a réalisé les cartes de cet ouvrage.

Daniel Baloup remercie Florian Gallon et Alexandre Giunta qui ont bien voulu relire certaines de ses contributions à cet ouvrage. Les interprétations et les erreurs éventuelles restent de sa seule responsabilité.

PARTIE I

Accaparer et intégrer les espaces

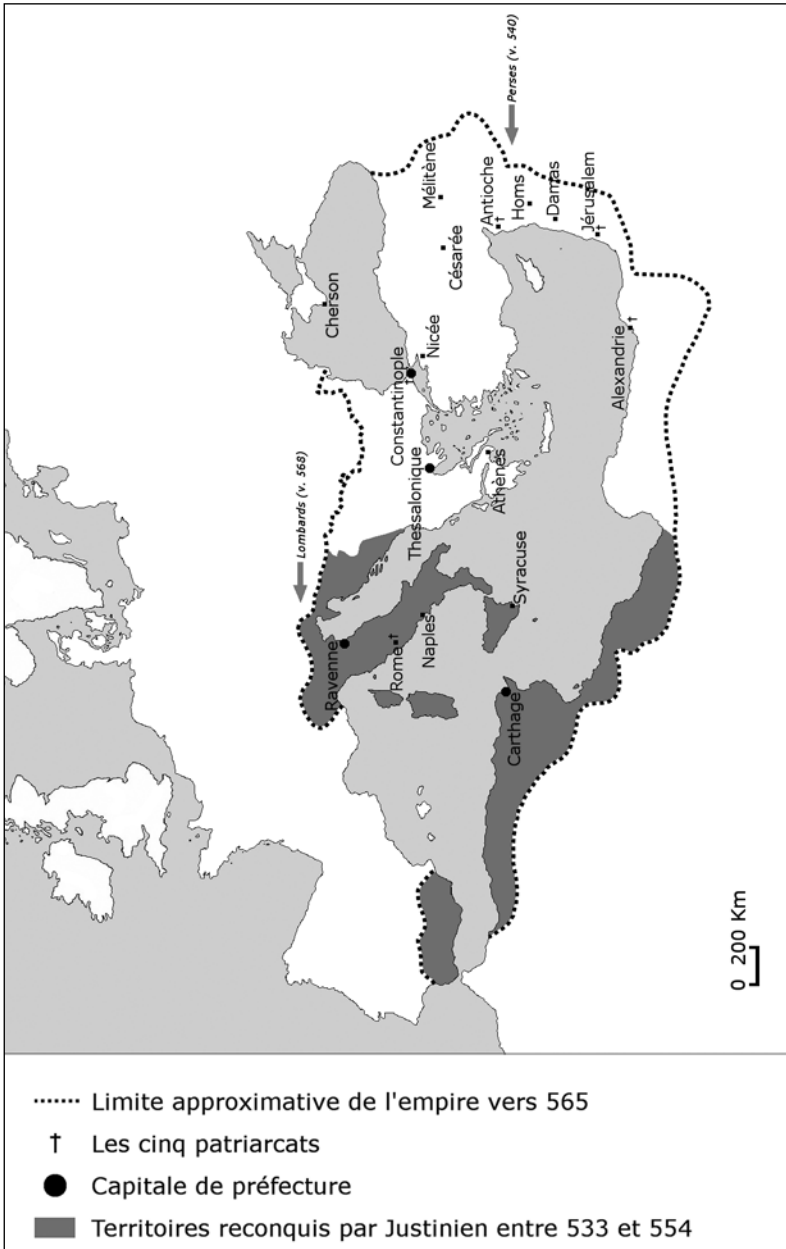
La dislocation de la *Mare Nostrum*

Une mer romaine (VI^e-VII^e siècles)

La mer Méditerranée est encore, aux V^e et VI^e siècles, le cœur du monde romain. En Occident comme en Orient, le danger vient principalement de l'espace continental, parcouru par des peuples germaniques ou venus des steppes. Même lorsque Constantinople est menacée, au V^e siècle, la ville est ravitaillée par la mer, en particulier par le blé égyptien. Les vicissitudes politiques n'empêchent pas le commerce méditerranéen, au moins jusqu'au milieu du VII^e siècle.

Les royaumes barbares n'ont guère investi la mer. Le royaume vandale, maître de l'*Africa* romaine a bien des ambitions et menace la Sicile et les îles de la Méditerranée occidentale. La rivalité en mer Adriatique entre le royaume des Ostrogoths en Italie et l'empire romain d'Orient n'entraîne pas de confrontation majeure. Quant aux Francs, leurs ambitions méditerranéennes sont indéniables dès le règne des fils de Clovis : l'alliance avec l'empire contre les Ostrogoths dans les années 530 en témoigne. Se rapprocher de la Méditerranée permet de s'emparer des régions les plus anciennement romanisées. La romanité résiste mieux dans les cités du littoral qui s'opposent ainsi à des provinces plus éloignées, soumises aux influences germaniques, ou slaves ailleurs. En Espagne, ce sont les cités romaines du sud qui se soulèvent contre le pouvoir wisigothique et reçoivent l'aide d'un contingent romain en 534. En Orient, lorsque les Slaves atteignent le littoral, les îles au large des villes dalmates (Spalatum, Raguse) servent de refuge aux *Romani*. En Grèce, les populations se réfugient sur les littoraux. Thessalonique repousse au VI^e siècle plusieurs attaques en partie grâce à son port.

L'Empire romain d'Orient au VI^e s.



Les expéditions romaines de reconquête sous Justinien aboutissent à la destruction du royaume vandale, de celui des Ostrogoths et à une intervention limitée contre les Wisigoths. Bien que justifiée par une idéologie universaliste – qui fait de l'empereur romain le seul pouvoir légitime sur terre –, cette reconquête est aussi opportuniste. Dès les années 540, elle marque déjà le pas, tant l'empire est affaibli (la peste, la guerre contre les Perses et les invasions slaves). La reconquête est inachevée parce que l'équilibre est précaire en Afrique du Nord, ou en Italie, ruinée et menacée par les Lombards après 568. La « mer romaine » en partie reconstituée n'est plus celle des siècles précédents. La *translatio imperii* a fait de Constantinople le centre de la romanité impériale et donc du monde méditerranéen. Les provinces reconquises en Méditerranée occidentale sont en position périphérique et confiées à des gouverneurs (exarques*). Rome dépend d'un duc subalterne de l'exarque de Ravenne. Mais la papauté est aussi une institution romaine, qui n'oublie rien de son passé impérial.

L'apparent retour à la normale n'est qu'une illusion dans un monde où le délitement des structures impériales s'accélère. La flotte donne encore un relatif avantage stratégique aux Romains. En 610, Héraclius, fils de l'exarque d'*Africa*, prend la tête d'une flotte qui se dirige vers Constantinople pour y renverser le tyran Phocas; il recrute au passage des troupes en Sicile, en Crète et en Grèce. L'apparente unité se limite aux littoraux connectés, mais fragilisés par leur arrière-pays que l'empire ne peut plus défendre. En 641-642, la flotte romaine joue un rôle dans la défense de l'Égypte face aux Arabes, en reprenant Alexandrie, mais cela ne suffit pas à sauver la province de l'invasion (cf. chap. 1, 2).

Un espace de confrontation (VII^e-X^e siècles)

Jusqu'au VII^e siècle, bien qu'affaiblis, les Romains n'ont pas rencontré de puissance maritime majeure en Méditerranée. L'invasion arabe ne laissait pas présager de réels changements tant les Arabes semblaient tourner le dos à une mer qu'ils ne connaissaient pas. Mais sous l'impulsion du calife omeyyade Mu'awiya après 659, une flotte est construite, en partie en employant des ouvriers et des marins romains des provinces conquises. L'irruption de la flotte musulmane jusqu'aux abords de Constantinople, entre 675 et 678, constitue un coup de semonce. Ce rival est d'autant plus dangereux qu'il dispose aussi de la supériorité terrestre: en 718, c'est par la mer et sur terre que Constantinople est assiégée par les Arabes. La riposte a consisté à organiser la défense de l'Asie Mineure (cf. chap 1, 3). Des marins de Syrie du Nord, les

Mardaïtes, sont transférés dans le futur thème* maritime des Cibyrrhéotes, autour d'Attaleia. La conception de la Méditerranée romaine change : c'est désormais un espace d'où vient le danger, ravageant îles et littoraux. Mais la principale conséquence est la partition définitive de la Méditerranée : l'empire perd le contrôle des provinces orientales (Syrie, Palestine) et de toute la rive sud, de l'Égypte à l'*Africa*.

En Occident, l'empire a aussi reculé. Les Arabes étendent leurs conquêtes jusqu'à l'*Africa* byzantine avant de s'emparer du royaume des Wisigoths entre 711 et 718. Les Lombards chassent les Byzantins d'Italie centrale (Ravenne, 751) (cf. chap. 1, 1). La papauté menacée s'en remet aux Francs. En 800, le roi des Francs, Charlemagne, reçoit la dignité impériale, rétablissant l'empire romain en Occident. Mais l'empire s'appuie davantage sur les territoires du nord de la Gaule et de la Germanie, avec leur nouvelle interface de la mer du Nord, que sur la Méditerranée. Charlemagne échoue à avancer en Espagne : tout au plus crée-t-il une marche au-delà des Pyrénées, le futur comté de Barcelone. L'Adriatique est disputée entre les Carolingiens et l'empire d'Orient, d'autant plus que Constantinople ne reconnaît pas le caractère impérial et romain de cet ensemble politique fondé par un roi barbare. En 812, la paix entre les deux empires fixe la ligne de partage entre leur sphère de domination en laissant Venise à Byzance. Mais cette partition de la *mare nostrum* ne correspond pas aux frontières ecclésiastiques : les évêchés des Balkans occidentaux (l'*Illyricum* occidental) dépendent de Rome. D'autre part, les deux empires sont pour des raisons différentes dans l'incapacité d'assurer la paix dans la région, en particulier contre la piraterie slave.

L'empire carolingien puis ottonien conserve ses liens avec Rome, indispensables pour le couronnement impérial. Les interventions impériales contre les Lombards n'assurent pas un contrôle durable de l'Italie. En 870, le pape, menacé par la piraterie sarrasine, lance un appel à l'aide tant à l'empereur d'Occident qu'à celui de Constantinople.

L'empire byzantin entreprend à partir de la Grèce occidentale une reconquête du littoral de l'Adriatique et fonde de nouveaux thèmes*, comme celui de Dalmatie vers 870. Mais cette progression des « Romains » entraîne des complications avec l'ancienne Rome. Le patriarcat de Constantinople veut faire coïncider la domination impériale avec sa zone d'obédience. À contrario, en Italie du Sud, les évêchés grecs posent problème à Rome. L'Italie demeure une terre singulière : bien que la légitimité impériale soit ancrée à Constantinople aux yeux des Byzantins, l'empire conservait des droits sur l'Italie. Dans la seconde moitié du x^e siècle, Byzance continue à réclamer à l'empereur occidental Otton I^{er} les territoires ayant appartenu à l'exarchat*

de Ravenne. Les relations s'améliorent grâce au mariage d'Otton II avec une princesse impériale byzantine, Théophanô. Leur fils Otton III (983-1002) est certainement l'empereur occidental le plus attiré par le tropisme italo-romain.

***Cattolica* de Stilo (Calabre),
église byzantine des IX^e-X^e siècles (photo B. Joudiou)**



À ce partage entre Méditerranée latine et byzantine s'ajoutent les conséquences de la piraterie. Les Arabes s'installent dans la plupart des îles occidentales. En Corse, en Sardaigne, les populations locales abandonnent le littoral et trouvent refuge dans les régions montagneuses du centre de l'île. Les Arabes poursuivent les razzias sur les littoraux, où ils s'établissent parfois, comme en Provence au X^e siècle. Les îles de la mer Égée sont régulièrement pillées. La prise de Thessalonique en 904 concrétise le succès le plus marquant remporté par une flotte de pirates musulmans.

Le contrôle de la mer passe par l'occupation des îles. Aux IX^e-X^e siècles, Byzantins et Arabes se disputent le contrôle des grandes îles de la Méditerranée orientale. Chypre demeure depuis la fin du VII^e siècle dans un équilibre précaire, une sorte de *condominium*. La Crète est conquise par les Arabes à partir de 827 et son occupation expose toutes les îles byzantines de la mer Égée (cf. chap. 2, 1). Plusieurs tentatives de contre-attaque échouent jusqu'au succès de 961, qui intervient au moment où l'empire a aussi pris l'ascendant en Asie Mineure. Chypre est également réinvestie en 965. La reconquête en Sicile,

conquise par les Arabes entre 827 et 902, et le contrôle du détroit de Messine sont un enjeu pour Byzance, mais les expéditions échouent (Maniakès, 1038) (cf. chap. 2, 2). Toutefois, même sans la Sicile, l'empire conservait des territoires en Italie du Sud (Calabre, Pouille).

L'irruption de nouveaux acteurs (XI^e-XII^e siècles)

En Orient, les Turcs placent sous leur tutelle le califat abbasside de Bagdad et investissent l'Asie Mineure byzantine (Mantzikert, 1071). Mais le littoral méditerranéen et pontique revient dans le giron impérial pendant les premières décennies du XII^e siècle et les Turcs restent contenus au centre et à l'est du plateau anatolien.

En Méditerranée occidentale, les Italiens, d'abord dans la partie méridionale, longtemps liée à Byzance (Naples, Amalfi), sont les premiers Occidentaux à envoyer des marchands en Orient (Alexandrie, Constantinople). Les flottes pisane et génoise parviennent à juguler la piraterie sarrasine et en quelques décennies à s'emparer des îles de la Méditerranée occidentale (Corse, Sardaigne). Venise connaît l'expansion la plus spectaculaire : sous couvert de la protection impériale (traités de 992, 1082) la cité devient la maîtresse de l'Adriatique et obtient un quartier et des privilèges fiscaux à Constantinople (cf. chap. 3, 3).

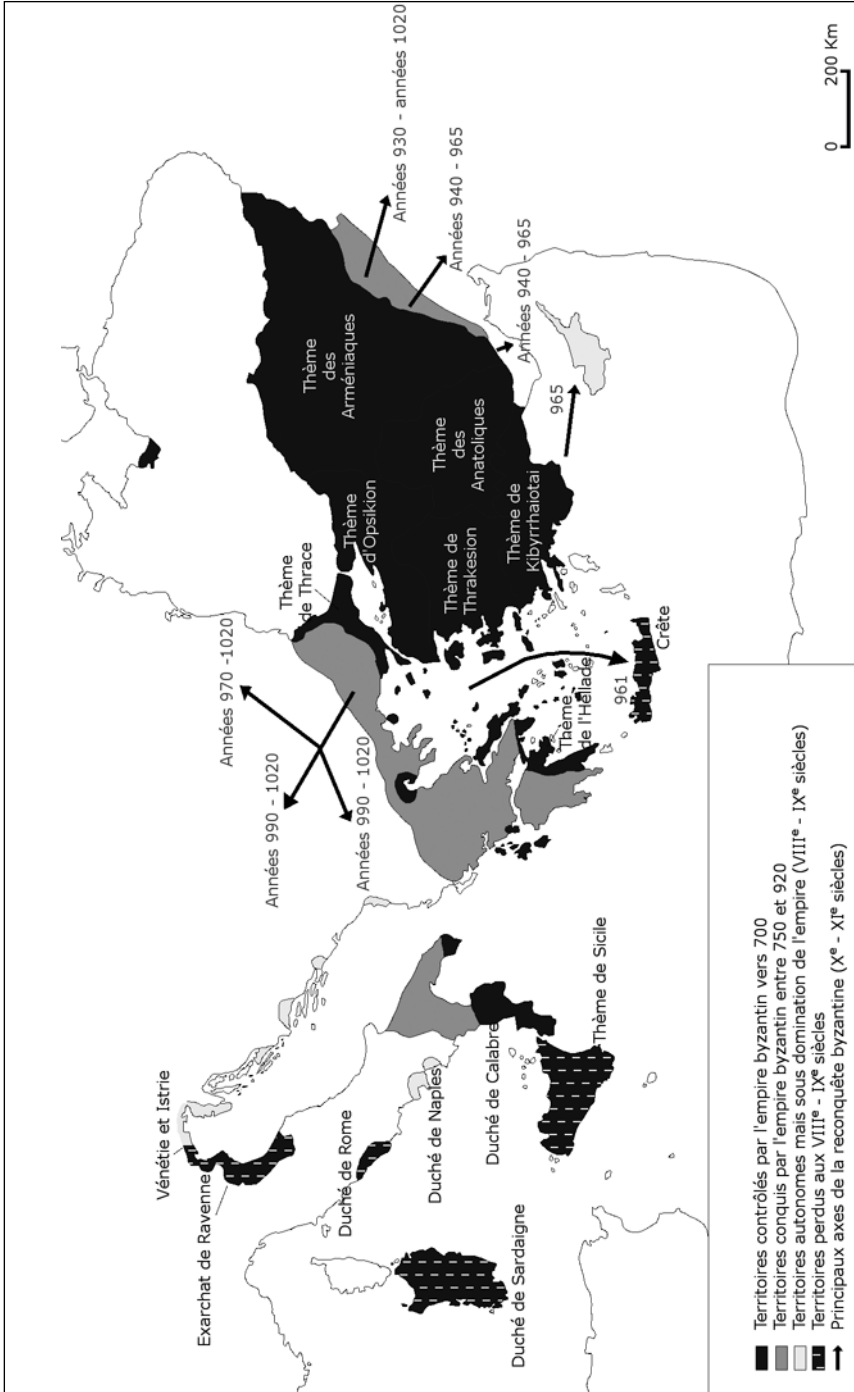
Les nouveaux acteurs sont aussi des Normands, engagés comme mercenaires dans les principautés lombardes dans le second quart du XI^e siècle. Mais ils y établissent leur pouvoir et mettent au défi tant la papauté que les deux empires. Réconcilié avec Rome en 1059, le comte normand Robert Guiscard a désormais les mains libres pour liquider la présence byzantine en Pouille (Bari, 1071) et la Sicile musulmane tombe aussi entre les mains des Normands à la fin du siècle. Les ambitions normandes se dirigent désormais vers Byzance : la traversée de l'Adriatique permettait d'atteindre la *via Egnatia* et d'avancer vers Thessalonique. Robert Guiscard est victorieux en 1081, mais ne parvient pas à exploiter le succès initial. En revanche, en 1107-1108, Bohémond de Tarente échoue après une nouvelle tentative de débarquement. La menace normande est telle que l'empereur byzantin Manuel I^{er} Comnène décide de débarquer des troupes dans la ville italienne d'Ancône (1155), afin d'envahir le royaume normand d'Italie du Sud. L'expédition échoue (Brindisi, 1156), mais montre que le tropisme italien n'a pas disparu dans l'empire d'Orient, d'autant plus que le basileus s'immisce alors dans le conflit entre la papauté et l'empereur occidental et se rapproche de plusieurs villes italiennes (Gênes, Pise). Mais cette ultime tentative masque mal la fragilité de l'empire. En 1185, une

nouvelle expédition normande, sur la trace des précédentes, réussit à prendre Thessalonique (cf. chap. 3, 2).

Les Normands ne sont pas les seuls à emprunter les routes byzantines vers la Méditerranée orientale : ce sont aussi les itinéraires des trois premières croisades. Si la Première croisade – et dans une moindre mesure la Deuxième – sont présentées comme des expéditions au nom de toute la Chrétienté, elles sont perçues avec méfiance, puis avec hostilité par les Byzantins. L'alliance initiale, en 1096-1097, prend fin après l'installation des Latins à Antioche. La collaboration entre la flotte byzantine et les troupes du royaume de Jérusalem contre l'Égypte (1169, 1171) s'achève par un échec. La traversée des Balkans par les armées de la croisade est compliquée en 1147, et hostile en 1189-1190. Les croisades, loin de rassembler la Chrétienté contre un ennemi commun, ont accru la division entre les deux anciennes parties du monde romain.

Dans le même temps, les relations entre Constantinople et les Italiens se sont tendues : les malentendus entre les Byzantins et leurs alliés vénitiens se multiplient. L'image de Venise s'est dégradée à Constantinople : le Vénitien est devenu le symbole du marchand latin méprisable, qui bénéficie de privilèges inacceptables. En 1171, Manuel Comnène prive les Vénitiens de leur quartier dans la capitale et les chasse de l'empire. Venise ne cesse de réclamer dès lors réparation – ce qui est presque achevé à la veille de la Quatrième croisade. Pisans et Génois subissent l'attaque brutale du quartier latin par la population de Constantinople et les soldats de l'usurpateur Andronic Comnène (1182). Constantinople, centre de la « mer romaine », est devenue en quelques décennies une ville haïssable pour les croisés et pour les Italiens. Cela a contribué à la capture et au sac de la ville par les croisés et les Vénitiens en 1204, même si cette attaque n'était pas préméditée et a été favorisée par le conflit au sein de la dynastie impériale.

L'empire byzantin (700-1000)



Le recul de la présence impériale en Méditerranée (XIII^e siècle)

La dislocation de la Romanie en 1204 accélère un processus déjà entamé. La reconquête de Constantinople par les Grecs en 1261 ne redonne pas à la capitale la place centrale qu'elle occupait en Méditerranée jusqu'au XII^e siècle. Michel VIII Paléologue renoue certes avec une politique méditerranéenne de grande envergure : mais il s'agit de contrecarrer les projets de croisade visant à rendre Constantinople aux Latins. L'empereur s'allie avec les Génois contre les Vénitiens et il soutient les opposants à la domination angevine en Sicile (la révolte des Vêpres siciliennes, 1282).

Byzance conclut des accords avec les Mamelouks* d'Égypte et les Mongols de la Horde d'Or, mais l'enjeu est essentiellement commercial (la route des esclaves venus du nord de la mer Noire passe par les détroits). Cependant, l'empire perd peu à peu son dernier atout en Méditerranée : le contrôle des détroits (cf. chap. 2, 2). Il a dû concéder à Gênes une enclave aux portes de Constantinople (Péra). Génois et Vénitiens s'implantent en mer Noire. Au XIV^e siècle, les deux cités s'affrontent à plusieurs reprises pour le contrôle des îles et la prééminence en Romanie. Byzance n'a guère de prise sur ce conflit qui lui enlève ses dernières îles. Enfin, l'empire confronté aux progrès des Turcs ottomans en Asie Mineure consacre tous ses moyens à la défense terrestre. Au début du XIV^e siècle, Andronic II envoie même ses marins combattre sur terre. Privé de moyens d'action en Méditerranée, l'empire devient la proie des Latins et des Turcs.

L'empire occidental conserve une relation distante avec la Méditerranée. Les villes d'Italie du Nord se sont affranchies de sa tutelle au cours du XII^e siècle. Des empereurs se sont certes impliqués dans la croisade (Conrad III, 1147 ; Frédéric I^{er}, 1189), mais sans succès. Le mariage d'Henri VI avec Constance de Hauteville a ouvert un nouvel horizon méditerranéen. Finalement, seul son fils Frédéric II (1215-1250) se comporte véritablement comme un empereur romain et méditerranéen. Son entourage sicilien, sa préférence pour l'Italie du Sud, en font un empereur atypique. Sur le plan diplomatique, il traite avec le sultan d'Égypte – qui lui remet Jérusalem à l'occasion de la « croisade » de l'empereur en 1229, qui n'est pas vraiment une expédition militaire. Il s'entend aussi avec l'empereur grec de Nicée Jean III à qui il marie sa fille, alors que Nicée est l'adversaire de l'empereur latin de Constantinople. La papauté en fait après 1239 son ennemi juré. Ses fils sont pourchassés après sa mort et en 1266, l'invasion angevine en Italie du Sud et en Sicile détruit son héritage.

La *mare nostrum*, espace méditerranéen défini par une référence commune à l'empire romain a vécu. Elle s'est disloquée, divisée entre Occidentaux et

Orientaux et les routes maritimes ont été abandonnées aux cités marchandes italiennes.

1. Les Lombards : le renouveau de l'Italie méridionale

Parmi les faits décisifs contribuant à la dislocation de l'empire romain par la désagrégation des structures antiques et de l'unité de la *mare nostrum*, les grandes migrations marquèrent durablement le sort des pays riverains de la Méditerranée. Pendant les IV^e et V^e siècles, les Goths, les Wisigoths, les Germains, les Vandales, les Huns et les Ostrogoths – parmi tant d'autres – envahissent les territoires européens. Les Wisigoths, peuple germanique venu des rives de la mer Noire, partent vers l'ouest (les Goths de l'Ouest), et s'installent en Aquitaine puis en Hispanie. Devenus fédérés de l'empire romain, ils choisissent Toulouse comme capitale (413) puis Tolède (507), décision qui marque pendant des siècles le substrat religieux et culturel de la péninsule Ibérique dans un royaume prospère et organisé. En 587, le roi Récarède converti au catholicisme abandonne l'arianisme, hérésie venue d'Alexandrie au IV^e siècle quand Arius refuse à Jésus une divinité égale à celle du Père. Puis survient, au VIII^e siècle, une grave crise dynastique qui favorise la victoire et l'installation de tribus arabes berbères.

De l'autre côté de la Méditerranée, l'ambition de Justinien I^{er} (527-565) de reconstituer autour de Constantinople l'empire d'Auguste, s'effondre malgré les succès militaires de Bélisaire en Sicile, à Rome et Ravenne. En effet, les Lombards – à l'origine des Winniles nommés par la suite « longues barbes », et désignés comme « les derniers barbares du monde romain » – venus depuis la Scandinavie par la plaine danubienne bouleversent au cœur de la Méditerranée un échiquier politique en plein chaos. Le roi Alboin conduit la migration vers l'Italie en passant par le Frioul. En 570, la conquête est un succès complet après la prise de Pavie. Peu à peu, les Lombards s'installent en Italie du Nord – qui deviendra la Lombardie autour de la vallée du Pô –, puis progressent vers le sud, région dénommée la Longobardie, en réalisant une hybridation franco-lombarde réussie. Pendant le règne d'Agulfe (590-616), un traité de paix rapproche les Lombards et les Byzantins : Pavie devient leur capitale. L'accentuation du particularisme se manifeste en Italie méridionale par le lent processus d'éloignement avec Constantinople. Débute alors une période confuse qui oppose les migrants depuis peu installés aux populations autochtones ; mais les Lombards sont prêts à la conversion au catholicisme, à l'initiative du pape Grégoire le Grand (590-604). Des territoires très vastes restent cependant sous l'obédience de Constantinople : la Sicile, la Sardaigne, l'Apulie,

la Calabre et le duché de Naples. Profitant du statut de fédérés, les Lombards, tous hommes libres dignes de porter les armes, découvrent des domaines prospères qu'ils souhaitent dominer. En grande majorité païens mais parfois sensibles aux thèses de l'arianisme, ils rencontrent dans le sud de l'Italie une population très hétérogène : Grecs, Latins, Italiques, Arméniens, Slaves. Loin d'être regroupés en horde sauvage, les Lombards manifestent très tôt un projet politique : installer un royaume à leur convenance.

Profitant de la désagrégation du royaume ostrogoth de Théodoric le Grand et d'une succession difficile entre les chefs de clans (trente-cinq ducs au VI^e siècle), des groupes essaient vers la Pouille, la Campanie et la Calabre. Ils se décident enfin à choisir un roi nommé Authari, en 584, pour s'opposer aux menaces franque et byzantine. La monarchie accomplit une alliance connue par la correspondance avec le pape Grégoire, décrivant les hésitations politiques et religieuses. La continuité du projet politique du roi Alboin trouve un aboutissement : chercher l'unification des ducs lombards pour pérenniser une installation durable par un principe dynastique au sein d'une famille prestigieuse. Pour cela, il favorise l'affranchissement des esclaves rejoignant ses troupes qui renforcent une aristocratie militaire de cavaliers. Puis ils se dotent d'un code de lois (Édit de Rothari en 643).

1.1 Un projet politique

Le territoire conquis est réparti selon des critères militaires en rapport au mérite des chefs de clans d'hommes en armes. Leurs sièges métropoles, Spolète et Bénévent, constituent deux duchés autonomes qui relâchent les liens avec les groupes installés plus au nord. Le narrateur Warnefrid (Paul Diacre, 720-799) témoigne de cette histoire mouvementée pour écarter les ducs trop puissants jouant des alliances, soit avec les Francs soit avec les Byzantins. Le pape Grégoire comprend que la dislocation de l'empire est inévitable ; il souhaite rassembler les Lombards au sein d'un royaume romanisé et christianisé. Le roi Liutprand (712-744) exige la protection des monastères et édicte un nouveau code de lois : les *Novelles*. Pendant ce long règne de trente-deux ans, il combat les Byzantins et les Slaves. Il attaque Ravenne en 732 mais contrairement aux prévisions, les Byzantins de l'exarchat* alliés aux Romains répliquent et limitent les assauts. Cependant, il s'agit d'une victoire de courte durée : Liutprand ayant obtenu la possession de belles villes en Émilie (Bologne) affronte les maîtres grecs de l'exarchat* et occupe Ravenne en 751, scellant le sort des provinces byzantines. Les Lombards devenus « ennemis des peuples », la papauté cherche des alliés solides et, à cause de la faiblesse des Byzantins, se tourne alors vers les Francs.

Les territoires reconquis par l'empereur Justinien I^{er} ne tiennent pas face à la détermination des Lombards. La réputation terrible de ces combattants sans scrupule effraie les populations qui désertent en masse les villages. Refusant l'intégration à l'empire, le duc de Bénévent prend le titre de prince en 774 et défend l'héritage lombard, mais il ne peut éviter la séparation avec Salerne en 849 et avec Capoue en 981. Le rapport de force avec la papauté se modifie très tôt car le roi arien Alboin a épousé Clodovinde, une princesse catholique fille du roi franc Clotaire I^{er} (v. 498-561) : c'est le début d'un processus d'intégration à l'*ecclesia* qui concrétise l'éloignement avec Byzance.

Dès le début du x^e siècle, le fractionnement se révèle comme un particularisme italien. Il y a le royaume d'Italie, tenu par les marquis dont les plus importants restent ceux de Toscane, Frioul, Ivree, Vérone et Istrie. Le patrimoine de Saint-Pierre – ou États de l'Église – occupe une large bande de l'Italie centrale, traversant la péninsule d'une rive à l'autre depuis Ravenne jusqu'à la Maremme toscane. L'attaque des musulmans, installés en Sicile, détermine une alliance entre Lombards et Byzantins, mais Otton I^{er} roi des Germains, proclamé roi d'Italie, restaure à son profit l'empire d'Occident. Le royaume d'Italie et le domaine de Saint-Pierre dépendent de l'empire : Otton vient réclamer le sacre à Rome en 962. À cela il faut ajouter les duchés lombards de Bénévent, de Capoue et de Salerne, quelques territoires byzantins, anciens thèmes* de Longobardie et de Calabre réunis par Nicéphore Phocas (965), et des duchés en théorie soumis aux Byzantins : Venise, Naples, Amalfi ; enfin la Sicile musulmane où règnent les Kalbites depuis Palerme. Jusqu'en 950, l'Italie du Nord subit les raids sarrasins autour du littoral ligure ou adriatique et les attaques hongroises près des Alpes Juliennes. À Ravenne, un archevêché autonome fortement doté de domaines fonciers se détache peu à peu de toute autorité, tout comme les principautés méridionales des duchés de Naples, Gaète, Amalfi et Sorrente, dépouilles du duché byzantin. Une noblesse revendicative et turbulente disloque les cadres administratifs anciens. Surgit alors une polyphonie des cultures, expression massive des ethnies, des langues, des religions et de mœurs bien distinctes.

La véritable innovation imposée par les Lombards dans cette région se situe dans la disparition des circonscriptions majeures autour des cités épiscopales. Après 570, s'opère une première division territoriale depuis l'unification de l'empire romain, reprise en 849 par l'officielle *divisio* entre Bénévent et Salerne. L'évolution politique n'est pas simple à décrire ; restons sur des faits tangibles : la géographie joue son rôle car après la scission de 981, la séparation entre l'ouest (Capoue) et l'est (Bénévent) s'accroît. À Capoue, l'influence franque gagne du terrain et les abbayes du Mont-Cassin et de Volturne entraînent le dynamisme économique. Quelques cités antiques survivent, mais le regrou-